



HAL
open science

Traduire en temps de guerre

Tiphaine Samoyault

► **To cite this version:**

Tiphaine Samoyault. Traduire en temps de guerre. Conférence à l'Institut Marc Bloch, Nov 2021, Berlin, Allemagne. <halshs-04074861>

HAL Id: halshs-04074861

<https://shs.hal.science/halshs-04074861v1>

Submitted on 16 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Centre Marc Bloch, Berlin, 23 novembre 2021

Traduire en temps de guerre

À la fin, c'est toujours le fixeur qui meurt

Les événements qui se sont déroulés en Afghanistan depuis le mois d'août 2021 ont mis en lumière la profession de « fixeur », terme apparu en anglais au moment de la guerre du Vietnam, qui appartenait plutôt jusque-là au jargon journalistique et qui désigne ceux ou celles qui accompagnent les journalistes ou les armées sur les terrains risqués les faisant profiter de leur expérience des lieux, de leurs connaissances des langues et de leurs contacts : ils sont parfois eux-mêmes journalistes mais, dans cette fonction d'intermédiaire, ils sont surtout interprètes-traducteurs mais aussi organisateurs, facilitateurs de rencontres, passeurs de zone (pendant longtemps, en français, on les appelés auxiliaires, ou passeurs, expression métaphorique courante, d'ailleurs pour désigner le traducteur). Margaux Benn, une journaliste qui a vécu trois ans à Kaboul explique ainsi que l'Afghanistan est le seul pays où elle a eu besoin d'un fixeur en permanence, ne pouvant ni se déplacer seule en tant que femme, ni parler le paschtou. « Souvent, ajoute-t-elle, les fixeurs et traducteurs sont une seule et même personne, et ils sont indispensables. Ils connaissent très bien leur province, et ils ont leur réseau sur place, y compris parmi les insurgés. En cas de pépin, ils passent un coup de fil, car ils connaissent les chefs de villages, les gouverneurs de district, etc. Ils connaissent aussi très bien les problématiques d'une région : c'est en discutant avec eux que j'ai pu avoir des illuminations, des idées de sujets. » Mais son propos glisse insensiblement du côté de la gêne que constitue le fait d'être accompagnée en permanence et sur l'ambivalence éventuelle du rôle du fixeur : « Ce carcan est assez lourd à porter. Dépendre d'un fixeur, c'est lui accorder toute sa confiance, mais c'est aussi une perte de liberté énorme, qui enlève une partie du travail journalistique, le fait d'être débrouillard, de faire les choses seul. » Elle insiste sur la contrainte matérielle, mais il faut entendre derrière ce propos un soupçon qui revient souvent lorsqu'on parle des traducteurs dans des situations de violence extrême : le fait qu'ils connaissent les deux côtés, les deux langues, les place peut-être dans une situation ambiguë, de potentielle trahison. C'est bien ce que pensent aujourd'hui les talibans qui ciblent en particulier ces personnes qui ont travaillé avec les Occidentaux. Comme le dit Sonia Ghezali au micro de France Inter le 21 août 2021, à son retour précipité de Kaboul : « Encore hier, l'un mes anciens fixeurs de Jalalabad, dans l'est du pays, et en France depuis trois ans, m'a envoyé un message terrorisé en me suppliant de l'aider à faire sortir sa famille parce que les talibans sont allés leur rendre visite deux fois déjà en leur posant des questions très précises sur ses activités. Il y a une chasse à l'homme qui se met en place. » Elle explique que les talibans font du porte-à-porte pour récolter des informations sur les traducteurs, les fixeurs, les journalistes, ceux qui ont travaillé avec les services de sécurité ou les gouvernements et en appelle à une protection de ces personnes. Le journal allemand *die Tageszeitung* se fait au

même moment le relai d'une pétition adressée à la chancelière Angela Merkel et au ministre des affaires étrangères Heiko Maas s'inquiétant du sort des traducteurs et des journalistes, expliquant que l'armée et les ONG ne sont pas les seules à avoir fait appel à du personnel local, « les médias ont aussi eu recours à leurs services pendant près de vingt ans » et il faut pouvoir leur venir en aide. Avant ces événements, les fixeurs avaient plusieurs fois été au centre de l'attention dans cette région du monde, en raison de la mort de plusieurs d'entre eux, quand, comme par hasard, les journalistes occidentaux s'en sortaient sains et saufs. Ainsi Sultan Munadi (photo) a travaillé pendant quatre ans avec le *New York Times*, servant de fixeur à ses correspondants. En septembre 2009, Stephen Farrell décide d'aller enquêter à Kundunz, où il y a eu des combats entre l'OTAN et les talibans. Le 5 septembre, lui et son fixeur, Sultan Munadi donc, sont enlevés par des talibans. Quatre jours plus tard, un commando de soldats britanniques intervient. Il repart avec le correspondant étranger et laisse le cadavre du fixeur derrière. Comme le dit Kim Barker, ancienne correspondante du *Chicago Tribune* à Kaboul : généralement, les journalistes s'en sortent lorsqu'ils se font kidnapper. « À la fin c'est toujours le fixeur qui meurt. »

Cette inégalité de statut a fait l'objet d'un travail scientifique récent. La médiéviste Zrinka Stahuljak s'est intéressée à ces figures de médiateurs ou de truchements qui existaient dans le monde médiéval au moment de la rencontre des missionnaires et des pèlerins avec les musulmans en Syrie. Le mot de « fixeur » n'existait évidemment pas alors, mais elle cherche à en faire un anachronisme productif, susceptible de créer des effets de correspondance entre les époques et des effets d'intelligibilité ; elle applique ce terme aux guides et interprètes, à tous ces intermédiaires qui facilitent les déplacements et les échanges, décrit par exemple par le chevalier allemand Arnold von Harff qui recrute un drogman à Venise dans son chemin vers l'Égypte. C'est un chrétien converti à l'Islam avec qui il passe un contrat tarifé pour l'accompagner du durant tout son voyage de 1496 à 1499 : « Il connaissait de nombreuses langues, le latin, le lombard, l'espagnol, le wende [slavon], le grec, le turc, un excellent arabe. [...] Je devais le payer 4 ducats par mois, en plus de la nourriture et de la boisson, et 100 ducats en cadeau. En contrepartie, il devait me conduire de Venise au Caire en continuant jusqu'à Sainte-Catherine, et à travers toutes les terres païennes jusqu'à Jérusalem¹. » L'analyse des figures de truchements, de médiateurs, qui place la relation entre des personnes et non entre des textes au cœur de l'éthique de l'échange et de la traduction, et, parmi ces figures, celle de Marco Polo qui invente la position particulière d'être à lui-même son propre médiateur, ou celle de Raymond Lulle qui se traduit lui-même en arabe pour convertir les musulmans à la « vraie foi », lui permet de faire des liens entre hier et aujourd'hui, entre le Moyen Âge et le contemporain.

Il n'y a pas de zone de conflit – et même de conflit latent – sans fixeur. De nos jours, lorsqu'un conflit éclate, les aéroports, les halls d'hôtels sont remplis de personnes locales

¹ Arnold von Harff, *The Pilgrimage of Arnold von Harff, Knight, from Cologne through Italy, Syria, Egypt, Arabia, Ethiopia, Nubia, Palestine, Turkey, France, and Spain*, Malcolm Letts (ed. et trad.), Londres, Hakluyt Society, 1946, p. 69, traduit et cité par Zrinka Stahuljak, *Les Fixeurs au Moyen Âge. Histoire et littérature connectée*, Seuil, 2021, p. 41.

bilingues qui proposent leurs services en échange de cachets qui représentent souvent un gros salaire. Mais les risques sont élevés, y compris lorsque le conflit est terminé. La question qui se pose alors et que pose Zrinka Stahuljak dans son livre : « Que fait-on d'un fixeur quand la guerre est finie ? » Elle-même interprète de guerre pendant les conflits qui ont marqué l'indépendance de l'ex-Yougoslavie dans les années 1990, elle part de sa propre expérience pour réfléchir à ce qui est en jeu politiquement et éthiquement dans la figure de l'intermédiaire. Dans un stimulant aller-retour entre le dispositif médiéval et le dispositif contemporain, elle montre la complexité pour les États à assumer leur dette à l'égard de ceux, qu'en principe, on est venus sauver. Le cas de la France en Afghanistan est selon elle particulièrement éclairant : depuis le retrait de son armée en 2012, elle résiste à relocaliser les quelque 800 fixeurs qu'elle avait recrutés malgré la jurisprudence sur la protection fonctionnelle. Cela tient aux ambiguïtés d'un statut mal défini où l'on demande à la personne à la fois d'être une pure fonction d'intermédiaire linguistique – transparent en somme – et de prendre des décisions, soit d'agir en tant que sujet. C'est là que l'ambivalence de la figure fait retour : « c'est celui qui assure la sauvegarde du client mais dont on a peur : il a notre vie entre ses mains et peut jouer de ce pouvoir ; il a la puissance de sauver des vies nombreuses en mettant en jeu la sienne, mais celle-ci ne lui donne pas le pouvoir de protéger la sienne. » (p. 19). Zrinka Stahuljak relève une ambivalence symétrique de l'État qui fait le décompte de ses morts mais ne compte pas les vies sauvées grâce aux fixeurs. Le « nœud éthique » que constitue la relation de méfiance/confiance qu'on a à l'égard des traducteurs et le désir en même temps de les invisibiliser pour s'en tenir à la version illusoire de la fidélité absolue explique la tendance contemporaine à vouloir effacer les intermédiaires. Dans ce sens, la traduction automatique peut apparaître comme un idéal car elle se fait sur le mode de l'équivalence neutre et dans le mythe d'une transparence absolue. « Or refuser l'intermédiaire dans une communication, c'est insister sur sa propre parole unique plutôt que de trouver des points de passage et le commun dans la communication, c'est affirmer que la seule position acceptable est la sienne. » (p. 30) Pour produire une communication politique, il faut sortir de cette singularisation et céder quelque chose de sa propre parole. La thèse développée dans ce livre, à partir du modèle médiéval qui, lui, n'efface pas les intermédiaires, est de mettre en évidence une éthique des intermédiaires dans les démocraties qui s'emploient à les annuler.

Relier traduction et violence

Ce double détour par l'actualité la plus brûlante et par le Moyen Âge me permet de préciser les raisons pour lesquelles, dans mon propre livre, j'ai associé les deux termes de traduction et violence, qui sont finalement rarement rapprochés. Pourtant, on le voit, la situation des fixeurs, des traducteurs-interprètes, en contexte de violence et de conflit, n'est ni un apologue, ni une métaphore. Ces personnes sont prises littéralement dans un cadre qui lie la traduction à la violence et symboliquement dans une violence qui leur est faite, non seulement par la réduction de leur *agency* (activité, capacité d'agir) à une fonction, mais aussi par la méfiance qui s'exerce parfois à leur égard, à cause du pouvoir de vie et de mort qu'ils

ont sur ceux qu'ils accompagnent et protègent. Pourquoi laisse-t-on en danger ceux qui vous ont protégés du danger ? La réponse pragmatique vient sans doute d'une considération inégale des vies – combien faut-il de vies occidentales sauvées pour justifier de sauver un fixeur afghan ou irakien ? – ; mais la réponse philosophique est que la dette est trop grande et qu'on ne peut pas y répondre.

Cette violence réelle dans laquelle sont pris des traductrices et des traducteurs réels rejoint – c'est la thèse principale de mon livre – une violence inhérente à la traduction elle-même, au premier chef lorsqu'elle veut se faire transparence, effacement. La globalisation contemporaine implique la traduction, mais ce faisant, elle accentue la hiérarchie entre les langues et la disparition de beaucoup d'entre elles. L'augmentation absolument inédite des flux de traductions (plus de 17 milliards de traductions par jour sur Facebook, pour ne prendre qu'un seul exemple, mais bien plus encore quotidiennement sur Google) en témoigne. Ces traductions, le plus souvent invisibles, modifient en profondeur le système des langues et des relations entre elles. C'est la raison pour laquelle les développements de l'Intelligence artificielle au service de la traduction sont aussi cruciaux. Ils servent la logique générale du marché. Ils font rentrer les langues dans le grand système de l'équivalence – monétaire, entre les marchandises, les biens –, ce qui lui ôte une part de sa complexité et cesse d'en faire un problème. La TA ne fonctionne que sur la base d'une croyance en cette équivalence, avec comme horizon l'utopie d'une transparence des échanges². Dès qu'on s'intéresse à la traduction pour la différence qu'elle instruit, on récuse cette croyance. S'il y a donc bien un « *translation turn* », ou un « tournant traductif » aujourd'hui, c'est, me semble-t-il, au moins pour deux raisons : parce que la traduction permet de problématiser la circulation des idées, mais aussi des personnes et des œuvres, qu'elle révèle des rapports de force, des hiérarchies, un système-monde inégal et mobile, produisant d'inévitables changements d'échelle ; mais surtout parce qu'elle met au jour la part négative, ou plutôt la part difficile de ces circulations et de ces échanges : c'est pourquoi, dans les théories contemporaines de la traduction, que ce soit les pensées postcoloniales ou bien certaines philosophies de la traduction, ce qui est à traduire est précisément ce qui ne se traduit pas, ce qui appelle la traduction est l'intraduisible comme *ce qui est toujours à traduire*.

L'objectif de mon livre a été de mettre en évidence quelque chose qu'on sait tous plus ou moins, mais qui ne faisait pas partie du discours commun le plus répandu sur la traduction, à savoir la violence : je n'ai rien inventé, mais j'ai mis la lumière sur elle – sur la violence –, j'ai invité à changer le discours commun qui faisait de la traduction un pur discours d'hospitalité. Non que je veuille nier le fait que, très souvent, les traductrices et les traducteurs font bien leur travail et déploient des trésors d'inventivité pour favoriser l'accueil de l'autre, mais ce

² Il ne s'agit pas de diaboliser l'outil, qui présente évidemment de grands avantages. La traduction automatique est bien l'instrument positif d'une communication facilitée, démocratique et démultiplicatrice de contacts. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'elle accentue la hiérarchie entre les langues. L'algorithme est efficace à partir de corpus de traductions existantes. Donc il favorise les langues qui sont beaucoup traduites et entraîne à terme la disparition des langues fragiles au profit des langues dominantes.

n'est pas toujours le cas et on a eu trop tendance à oublier que ce n'était pas le cas. De même, le discours positif et généreux de l'éthique de la traduction n'est évidemment pas faux, la traduction peut-être aussi cela (hospitalité, partage des cultures), mais elle ne peut pas être entièrement mise au service du consensus. Comme tout dialogue, elle est aussi confrontation à la parole de l'autre, au dernier mot. Comme toute rencontre, elle implique un consentement qui ne va pas sans dommages. Avec ce livre, j'ai voulu affirmer que de mettre au jour le potentiel de violence que la traduction recelait n'était pas une manière de la dévaluer, mais au contraire d'accentuer sa force politique.

Géopolitique du traduire qui indique que plus on est proche d'une culture, plus et mieux on la traduit.

Traduction et réparation éthique

Je voudrais terminer par quelques remarques qui se sont formées dans l'après-coup de l'écriture du livre, nourrie par des discussions que j'ai pu avoir depuis ou des interventions que j'ai pu faire et qui peuvent peut-être intéresser le travail de ces journées.

La première concerne l'éthique du traduire. Historiquement, en Occident du moins, la traduction comme activité s'est répandue et a gagné ses lettres de noblesse avec l'émergence de ce qu'on a appelé Humanisme, lui-même contemporain de la découverte de la « pluralité des mondes » (découverte souvent violente avec les premières entreprises de colonisation européennes, mais qui a provoqué, en même temps, un décentrement critique du regard sur soi). Elle a été, si l'on peut dire, le bras armé (ou désarmé, c'est selon) de l'humanisme, exhumant et permettant la diffusion de textes et de savoirs enfouis, oubliés, méconnus. Mais elle pose en même temps la question de l'éthique, de la possibilité de l'éthique à où celle-ci est elle-même inséparable de ce que nous nommons un sujet. Le soi de l'*éthos*, selon Levinas, est d'abord une réponse à la convocation de l'autre, qui m'engage personnellement. Or, c'est exactement la position du traducteur ou de la traductrice, qui répond à l'appel de l'autre texte, qui s'engage auprès de lui et parfois contre lui, souvent les deux à la fois.

La deuxième remarque concerne la possibilité d'être juste en traduction. Quelles sont les possibilités de sortir de l'hégémonie appropriative ou de l'hospitalité teintée d'hostilité ? Il faut sans doute admettre que la traduction n'est jamais vraiment juste – ou plutôt qu'il y a toujours en elle un reste injuste. Elle peut tendre à la réciprocité sans vraiment y parvenir. Ou seulement dans le mouvement large de transduction où ce qui est traduit traduira. La justesse imparfaite de la traduction est semble-t-il aussi la condition de son existence. Parce qu'elle est toujours à refaire, la traduction ne cesse pas d'activer ce mouvement de transduction. Prendre en compte en même temps le fait qu'elle n'est pas seulement ce grand mouvement, mais augmente à la fois le nombre de textes disponibles et le nombre de relations entre les langues et les textes, implique qu'on se pose toujours la question de ce qui est le moins injuste. Notre contemporanéité a décidé que le moins injuste était de s'efforcer d'être au moins un peu littéral, d'accepter que l'étranger, la langue étrangère, vienne entamer quelque peu

l'équilibre ou la justesse supposée de la langue propre³. C'est là que l'idéologie intervient et que des discours idéologiques divergents répondront que cette justesse éthique est doublement injuste, avec la langue d'arrivée qu'elle malmène et avec le texte de départ qu'elle trahit puisqu'il ne produit pas ces effets d'étrangeté dans la langue d'origine. Consentir au reste injuste demande de construire une éthique qui sache identifier ce qui n'est pas juste, le reconnaître, plus qu'une éthique qui s'efforce absolument d'être juste sans y parvenir. Cela pourrait peut-être faire de la traduction l'espace théorico-politique d'une réflexion sur la relation à l'étranger comme devant toujours être ajustée, devant toujours faire l'objet d'un réajustement selon les circonstances. Une justesse ponctuelle, qui peut toujours paraître injuste si on la regarde depuis un autre point de vue, d'une justice relative, donc.

La troisième remarque concerne l'écoute et l'oralité. Il me semble que la traduction aujourd'hui se rend plus attentive aux dimensions matérielles des textes, à leurs éléments concrets. C'est une réflexion passionnante qui permet d'articuler la théorie de la traduction et l'imaginaire de l'éco-poétique. **Se mettre à l'écoute des traductions**, placer son oreille contre, est aussi une façon d'entendre les mouvements du monde. C'est un acte élémentaire, souvent minoritaire mais qui en appelle aussi à une circulation et une transmission. Il y a d'abord un **combat à mener pour les langues**, et qui vont continuer à le faire si on n'en fait pas un des enjeux de notre lutte écologique. Mais il y a une **attention à porter à tout ce qui déborde le sens**, et qui a à voir avec l'appréhension du monde sensible. C'est pourquoi je parle de « tournant sensible » dans notre approche de la traduction, pour évoquer un processus par lequel la traduction n'a plus seulement à faire à un contenu, à une idée, voire même à une forme (la matière n'est pas la forme), mais à des éléments concrets qu'il s'agit à la fois de percevoir et de reproduire. C'est pourquoi je donne comme figure tutélaire au traduire Tirésias plutôt qu'Hermès. Tirésias, qui joue un rôle majeur dans ce grand poème-traduction qu'est *The Waste Land* de T.S. Eliot, **Tirésias**, le prophète au double sexe est doté par les dieux du don de comprendre l'inintelligible et chantante langue des oiseaux. Il rappelle au traducteur qu'il faut s'éloigner du sens pour rejoindre les sens et certaines formes d'absence de sens qui font le prix de la littérature.

Le surgissement de la question de l'oralité, qui en est venue à être formulée après l'écriture du livre, me paraît frappante. En compagnie de la réflexion d'Édouard Glissant sur la traduction, mais aussi en réfléchissant à la traduction du langage des bêtes et des enfants, il m'est apparu que **la traduction permettait de retrouver un point de non fixation de l'écrit**, un point de passage où la langue redevient chant, parole flottante, faite pour être transmise, transformée, adaptée à son gré. Elle bouscule en tout cas l'autorité de l'écrit qui fixe, encadre et sacralise. Je comprends ainsi que la traduction opère ce **passage de l'écrit vers l'oral** que des siècles de culture ont entrepris d'inverser. Je rejoins ainsi une réflexion d'Antoine Berman lisant Benjamin où il voit dans la libération de la langue pure par la traduction une pensée de

³ Il faut noter en outre la divergence qui existe sur ce plan entre les chercheurs et les points de vue, entre les éditeurs et beaucoup de traducteurs littéraires. Pour les éditeurs, comme pour beaucoup de lecteurs, il faudrait que les traductions « ne sentent pas la traduction », ce qui est l'exact contraire des procédures d'étrangéisation.

l'oralité. « La langue même, c'est la langue orale. La définition ultime de la traduction, c'est de libérer dans l'original écrit sa charge d'oralité. Cela, l'original ne le peut pas. Le passage d'une langue à l'autre peut libérer l'oralité de l'écrit. Mouvement infiniment difficile, qui devrait être l'unique désir du traducteur⁴. » S'il rattache son propos au caractère dialectal selon lui de toute grande traduction concrète, j'étends pour ma part la réflexion à l'idée même de traduction qui dans son caractère temporaire, essentiellement transmissible et collectif reconduit aux processus créatifs de l'oralité. Cela a été confirmé par un travail récent qu'il m'a été donné de lire sur la façon dont une littérature écrite récente fait se rejoindre oralité et traduction. La thèse d'Alice Chaudemanche sur le roman en wolof met en évidence le rôle stratégique de la traduction dans la constitution d'un corpus narratif en wolof et définit « les différentes configurations culturelles qui au cours de l'Histoire ont modelé la relation entre la littérature wolofe et l'étranger par le truchement de la traduction ».

sotti : verser le contenu d'un récipient dans un autre récipient, le contenu d'une langue dans le récipient d'une autre langue, *traduire* /

tekki : détacher ce qui était attaché, délier, dénouer, débrouiller les fils d'un écheveau, élucider, *traduire* /

firi : défaire les tresses, éclaircir, aérer, démêler, *traduire*, spécifiquement le Coran.

La traduction peut ainsi être le lieu d'une critique de l'autorité et c'est là que, par-delà la violence possible, elle est aussi un espace de pensée positive. J'ai ainsi conduit une réflexion sur la traduction et le genre, en étudiant notamment des réécritures féministes et les modalités de l'insertion du féminin dans la traduction de textes canoniques (en particulier depuis des langues qui ne marquent pas nettement le genre) et j'ai vu qu'il y avait là un terrain d'expérimentation plus complexe que les débats un peu vains sur l'écriture inclusive. Les enjeux sont ceux de la visibilisation et de la possibilité pour des invisibles de devenir sujets de leur parole. Par ailleurs, la traduction nous invite à beaucoup de vigilance sur la question de la délégation de parole, le « parler pour ». Elle est une forme de délégation qui reste attentive à ne pas confisquer la parole de l'autre, consciente des effets d'autorité que cette posture peut infliger. La « moindre autorité » de la traduction est selon moi une chance pour proposer et instituer des autorités partagées.

Tiphaine Samoyault (CRAL/ EHESS)

⁴ Antoine Berman, *L'Âge de la traduction*, op. cit., p. 180.